

AUX QUATRE VENTS DE L'ESPRIT



CHATEAUBRIAND...

Ainsi Rome le retrouve tel qu'elle l'a connu non pas en 1803, jeune secrétaire d'ambassade, que Guérin peignit sur un fond d'Apennin, mais vingt-cinq ans plus tard, sous les traits qu'a fixés dans le marbre David d'Angers et qu'a reproduits M. Landowski. La fière tête portée haut sur un cou presque athlétique, les mâchoires robustes, le menton solide, l'arête aquiline du nez, voilà moins les signes d'un gémissant mal du siècle, que d'une après-guerre où le cœur ne se porte plus beaucoup. Une



CHATEAUBRIAND en 1803, peint par Guérin.

même impression d'autorité se dégage de ce grand front dont notre époque eût discipliné seulement les boucles orageuses, des yeux sans pupille où n'en persiste pas moins l'intensité du regard, de la bouche si nettement modelée, admirable d'élasticité à soixante et un ans. Avec quelle grâce sûre elle devait sourire

aux artistes de la Villa Médicis, parmi lesquels il se plaisait, et davantage, on le devine, à la grande-duchesse Hélène de Russie, qu'il y fêta somptueusement un soir venteux d'avril, mais aussi sans doute, aux fins prélats du Conclave, y compris son pittoresque adversaire, le cardinal Albani !

Lui-même, sur la rampe du Pincio où le voici, on l'imagine bien, à l'heure des fantômes, lorsque les marbres se font chair, contemplant la Ville Eternelle « dans la solitude lactée » où il l'aimait le plus, confrontant les résurrections et les ruines, et tantôt évoquant, d'entre les pierres vénérables, « les mânes de Délie, de Lalagé, de Lydie, de Lesbie », tantôt méditant sur les destins de la « Législatrice du monde ».

Le monde, qui donc, parmi nos écrivains, en a eu le sens impérial, plus que ce petit gentilhomme de campagne ?

Car c'est là sa double marque : enfant d'une province particulièrement excentrique, projetée sur l'océan hors des grandes routes de France, lui qui a fait entrer son pays — et de quelle allure ! — dans la circulation intellectuelle et artistique pour en avoir si fortement établi la personnalité, lui l'initiateur le moins irrécusable des régionalismes, le père, bon gré mal gré, de tant de poètes de clocher et de littérateurs du Terroir, il est aussi de ceux qui, sans rien abandonner de l'esprit national, ont le plus naturellement, le plus aisément sympathisé avec les autres peuples.

Breton plus encore qu'on ne l'avait cru, Breton des côtes à Saint-Malo et à Brest, Breton des terres à Plancoët et à Combourg, respirant pour toute



Une vue de la via Appia montrant les aspects de la campagne romaine, où Chateaubriand aimait à promener sa mélancolie.

la vie à travers dix-huit ans d'enfance et de jeunesse, l'excitation du port natal et la paix des champs maternels : et après cela — mais n'est-ce pas aussi pour cela, selon la plus claire tradition malouine et bretonne ? — nomade avec délices, traversant la Méditerranée après avoir traversé l'Atlantique, prompt à se faire d'autres patries tout en savourant le dépaysement, que ce fût aux Etats-Unis ou en Palestine, à Vérone, à Prague, à Londres et même « dans les espaces déserts de Berlin glacé », en Grèce ou en Egypte, sous « les oli-

vières d'Athènes et les palmiers de Rosette », à Jérusalem, à Grenade, à Venise, mais, plus qu'en nulle autre ville, dans cette Rome où il se-

Deux roues du monde

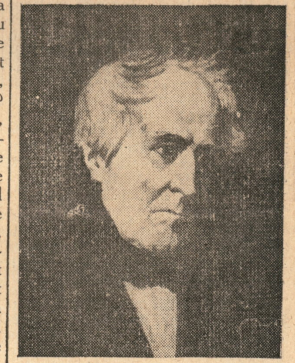
Il s'agit d'une rêverie à laquelle ce n'est pas la première fois que je cède. « Elle s'efface et disparaît. » Puis revient. A la lettre un paradoxe, c'est-à-dire l'une de ces vérités évidentes, quoique déroutantes, qui s'imposent à l'esprit dès qu'il s'en avise, et que l'on oublie aussitôt parce qu'elles importu-

...CITOYEN DE ROME

passer, où l'on n'admirait en Chateaubriand l'assembleur de mots et le créateur d'images que pour mettre en doute son intelligence. On sent mieux aujourd'hui qu'hier ce que valait en lui l'homme de pensée et d'action. Si l'on a pu voir en ses *Mémoires d'Outre-Tombe* le chef-d'œuvre de la presse française du XIX^e siècle, il suffit de les lire sans parti pris pour se rendre compte que leur auteur a compris, du passé qu'il rappelle, du présent qu'il relate, de l'avenir qu'il annonce, ce qu'en pouvaient comprendre les meilleures fêtes. Ses vanités ? Sa fatuité ? La ville des Césars est peut-être celle du monde le plus capable d'admettre qu'on reste grand homme en gardant ces faiblesses humaines, qui sont, après tout, utilisables. Ses préjugés ? Attaché à une tradition par honneur, par Don Quichottisme si l'on veut — mais ne tenait-il pas Don Quichotte « pour le plus noble, le plus brave et le moins fou des mortels » ? — il fut cependant l'esprit le plus souple et le plus ouvert aux idées neuves, le plus accueillant aux hommes nouveaux, lié avec Béranger, aimant Carrel dont il pleure la mort et dont il entretint de ses maigres deniers la tombe à Saint-Mandé, comme il avait fait élever à Rome celle de Pauline de Beaumont.

cœur, comme au seuil même des temps barbares son compatriote gaulois, le préfet-poète Rutilius, fidèle par-delà le désastre à un grand idéal humain.

Il a dû à Rome quelques-unes de ses plus belles inspirations. Aux artistes qui la fréquentent, aux hommes politiques et aux diplomates qui s'y rencontrent, son marbre peut rappeler, en revanche, deux choses utiles : aux uns, qu'il ne fut par excellence l'Enchanteur, que pour avoir été capable de ressentir plus que per-



CHATEAUBRIAND en 1847, peint par Etex.

Rome est restée, à travers les siècles, la dispensatrice du plus enviable droit de cité. Elle peut l'accorder sans réserve à Chateaubriand. Ce Celte a mérité d'être citoyen romain, non pas en titre uniquement, et pour avoir fait le virtuose autour des Sept Collines, comme tant d'autres depuis Archias, le petit Grec qui eut la chance d'avoir pour lui Cicéron, mais en esprit et de tout

sonne l'enchantement ; aux autres, que, chargé de graves intérêts et les prenant honnêtement au sérieux, il sut se ménager chaque jour ce qui manque à tant de prétendus réalistes, à tant d'hommes fêrus de leur propre importance et du prix infini de leurs minutes : une heure de recueillement.

Auguste DUPOUY.

NAPOLEON I^{er} raconté par Stendhal

Stendhal représente dans notre littérature un goût qui n'a jamais fait qu'y paraître pour s'évanouir presque aussitôt mais qui subsiste et qui revient toujours : le goût de l'héroïque et du romanesque. Né en 1783, son enfance et sa jeunesse le conduisirent jusqu'à la chute de l'Empire. Il a vécu les vingt-huit premières années de sa vie à l'époque la plus glorieuse de notre histoire. La plus enthousiaste aussi. Une société avait fini et celle qui devait la remplacer était encore à naître ; dans l'intervalle il n'y avait point tellement place pour cette sorte de calculateurs et de gens habiles qui ont besoin pour réussir de conventions et de règles bien établies, mais surtout pour les caractères intrépides, énergiques, audacieux, mal à l'aise dans les conventions, mal d'ailleurs, les empochant le plus part du temps de se produire. Une seule idée très large domine les esprits au moment où Beyle arrive à l'âge de raison : l'idée de liberté qui ne se distingue pas alors de l'idée de patrie, un seul sentiment domine les cœurs : la foi dans la valeur personnelle, individuelle, la mystique du moi.

Beyle arrive à Paris au lendemain du 18 Brumaire. Il a dix-sept ans. L'année suivante, il entre au service de Napoléon. Il assiste à la bataille de Marengo, devient maréchal des logis puis sous-lieutenant. Après trois ans d'indépendance, il rentre au service de l'empereur qu'il ne quittera plus jusqu'à sa chute. Beyle vécut la restauration et une grande partie de la monarchie de juillet (il mourut en 1842). Il n'aima point cette époque si différente de celle où s'était écoulée sa jeunesse, cette époque où triomphaient les hommes que Napoléon avait le plus haïs : les avocats et les fournisseurs. Ce qui lui répugnait le plus, dans ce commencement du règne des affaires et de la politique, c'était peut-être une certaine contrefaçon verbale de la passion et de l'héroïsme — qu'il avait vu de près. Il restait fidèle à la Révolution — mais il la comprenait surtout à travers Napoléon, « la seule passion qui me soit restée », écrit-il en 1835. Et ce qu'il voyait surtout et sentait dans Napoléon, c'était la « côté passionné, aventureux ». Italien — c'est ce côté surtout qu'il éclaircit et met en relief dans les pages de souvenirs qu'il lui a consacrées.

Stendhal y insiste : Napoléon n'est pas un fils de famille. Sa fortune n'est pas faite quand il naît. Mais c'est une chance pour lui « par un bonheur étrange, et que les enfants des rois n'ont point obtenu, rien de mesquin, rien de petitement vaniteux n'agitent les êtres qui entourent le berceau de Napoléon », ce qui (dit Stendhal), n'eût pas manqué de se produire s'il fut né fils de marquis. Il naît au plus beau moment de la Corse, soulevée à l'appel de Paoli et lutta pour son indépendance. Il naît d'une mère « qui a fini souvent devant les coups de fusil français ».

Plus tard, à l'école de Brienne, il sera l'étranger, le petit montagnard fruste et pauvre, en butte aux moqueries et persécutions de ses concitoyens. Rien ne lui est facile et ne l'aide : c'est une bonne raison pour n'avoir confiance qu'en soi.

Mais cette confiance même lui eût été de peu de secours « si Louis XVI eût continué de régner ». Bonaparte est de ces hommes auxquels il faut une révolution pour réussir...

En 1792 il est capitaine. Il est général de brigade en 1794 : avancement explicable d'ailleurs par la défection à la cause de la Révolution de nombreux officiers monarchistes, surtout dans le corps d'élite de l'artillerie. Après le 9 Thermidor et la



chute de Robespierre, sa réputation est déjà assez grande pour devenir suspecte : malgré les services rendus devant Toulon, il est suspendu de ses fonctions, arrêté pendant quinze jours.

Affecté à l'armée de Vendée comme général d'infanterie, il refuse de rejoindre son poste et il est rayé des cadres (15 septembre 1794). Il languit à Paris jusqu'aux journées de Vendémiaire (octobre 1795), dans un état de pauvreté extrême. Stendhal cite le portrait que fait de lui une dame qui l'a connu à cette époque : « La redingote qu'il portait était tellement râpée, il avait l'air si minable que j'eus peine à croire que cet homme fût général... »

Il était maigre « à faire de la peine ». Vendémiaire le sauve.

Il est nommé général de division et bientôt général en chef de l'armée de l'intérieur. Mais il n'est en contact qu'un officier bien coté. Pour devenir célèbre, il lui faut l'Italie : c'est un point commun avec Stendhal.

Le 27 mars 1796, le général Bonaparte arriva à Nice. La campagne commença le 10 avril : en quinze jours, les armées piémontaises sont battues ; trois places de guerre sont livrées et le roi s'engage à se retirer

de la coalition. Bonaparte lance aux troupes la fameuse proclamation : « Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouqué sans eau-de-vie et souvent sans pain... » En mai, il entre à Milan. « Les vivats faisaient retentir les airs ; les plus jolies femmes étaient aux fenêtres ; dès le soir de ce beau jour, l'armée française et le peuple de Milan furent amis ». Les jours qui suivent ne démentent pas la favorable impression du début : jamais des envahisseurs ne furent mieux reçus. « Il se trouva par un hasard singulier... qu'il y avait alors à Milan, douze ou quinze femmes de la beauté la plus rare, et telles qu'aucune ville d'Italie n'a présente pareille réunion depuis quarante ans. » Les cœurs s'enflamment de part et d'autre : « J'ai vu, dit Stendhal, des officiers refusant de l'avancement pour ne pas quitter leur régiment ou leur maîtresse. » « Ce fut, conclut Stendhal, le beau moment d'une belle jeunesse. »

Puis ce sont les combats autour de Vérone, de Mantoue, des rives magnifiques du lac de Gard. « Ce fut pendant le mois où les rives du lac sont le plus agréables durant les chaleurs brûlantes d'août que les noms de deux petites villes situées dans le voisinage, Lonato et Castiglione, furent immortalisées par les batailles de ce nom. » Les soldats riches de tant de mois de soldes payés à la fois, jeunes, joyeux, se voyaient admirablement accueillis par les jolies paysannes des environs du lac. C'est la bataille d'Arcole, où Napoléon, tombé dans un marais au pouvoir des ennemis, est miraculeusement sauvé ; ce sont de nombreuses situations qui paraissent désespérées et qui se terminent par des victoires éclatantes ; toute une guerre fertile en traits héroïques qui étonnent Paris, et l'Europe, une aventure magnifique de jeunes gens, lâchés en liberté dans le pays qui compte les femmes les plus amoureuses et les plus belles du monde... Voilà ce qu'on voit de la guerre en lisant Stendhal, et l'on pense au jugement de Montaigne : « Il n'est d'occupation plaisante comme la militaire... »

L'épopée italienne fut couronnée par le traité de Campo Formio avec l'empereur (octobre 1797).

Le Directoire organisa une grande fête pour la remise du traité par le vainqueur. « Cette paix, dit Bonaparte, assure la liberté, la prospérité, la gloire de la République. Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les meilleurs lois organiques, l'Europe entière sera libre. »

Ces belles paroles terminèrent la première partie de l'existence de Bonaparte « la partie poétique et parfaitement noble », les « temps héroïques », suivant l'expression de Stendhal.

« La nouvelle de l'expédition d'Egypte, écrit-il encore, vint rehausser l'idée qu'on avait de la hardiesse de son génie, mais elle diminua celle que nous nous faisons de son amour passionné pour la patrie. »

Il ne resta bientôt plus en effet que la hardiesse du génie, l'amour de la gloire, le goût de l'aventure. N'aurait-ce pas été là en réalité la vraie religion de l'armée d'Italie, une aventure de jeunes gens qu'un beau prétexte autorisait ? Beaucoup certes, parmi ses jeunes soldats au cœur noble, s'enflammaient pour le prétexte... Mais Bonaparte, lui, de son regard sombre et fixe, voyait surtout d'aventure. Il le fit bien sentir...

Ch. BOURTHOMIEUX.

« Elle s'efface et disparaît. » Puis revient. A la lettre un paradoxe, c'est-à-dire l'une de ces vérités évidentes, quoique dérangeantes, qui s'imposent à l'esprit dès qu'il s'en avise, et que l'on oublie aussitôt parce qu'elles importent.

L'histoire des individus et des sociétés repose sur presque entièrement sur deux de nos défauts. Deux de nos faiblesses expliqueraient presque tout : au prix il est vrai, pour l'une d'entre elles, d'une constante et parfois tragique contradiction. La vie en commun des hommes, dont on ne saurait prétendre qu'elle ne les a pas opprimés (tout en les aidant si fort, c'est là le chien-dent), aboutirait en fin d'analyse à cette dérision : une frivolité originelle, essentielle, perpétuelle ; qu'on ne sait plus dès lors de quels yeux considérer. On paraît encore chercher des effets d'ironie quand on en parle avec angoisse.

Ainsi, la plupart des acquêts de la civilisation, sinon à leur paresse, c'est exactement à leur faim de paresse que les hommes les ont dus. La première pierre taillée diminue l'effort de leurs bras ; le premier chien soigné, l'effort de la chasse. Chaque fois qu'un labeur moindre. La première bête, la première charrue, le premier gouvernail... L'oisiveté aura été en même temps et le but et le moyen. L'oisiveté ; faite à l'état d'aspiration et de soupir, dans l'un ou l'autre des enfers terrestres.

Plus sérieux encore, si possible. La commune mesure de tous les biens matériels conquis ou produits par les hommes étant une monnaie, depuis tant de siècles, quel est donc le secret qui habilita l'or dans ce rôle, et pour finir l'or seulement ? — La vanité. Car l'or est commode ; il est homogène, incorruptible, divisible, transportable, et à la fois assez rare et assez répandu, n'ai-je rien oublié ? mais il fallait qu'il nous fût précieux en lui-même. Or il n'est effectivement précieux que par là, par un charme de parure et de décoration. La bague au doigt de l'épouse. La vaisselle des rois et des roges.

« Première roue du char de nos destins : l'oisiveté, presque la paresse. Ce qui surprend toujours. Comment n'en serait-on pas surpris ? Seconde roue : la vanité la coquette d'une femme à son miroir. Ce qui semble, quand on l'articule un peu trop vite et sommairement, d'une banalité prosaïque. Mais quand on aperçoit que c'est vraiment le fond du sac (ou de l'abîme) on en est ébahi, on en est ébloui. »

Eve, dans le jardin de la Genèse, quand le serpent l'interpelle, — et le nom d'Eve signifie la Vie, — il éveille dans son cœur le désir de connaître et de savoir ; mais en condescendant à son adresse à sa vanité, à son amour-propre. Le texte ne laisse aucun doute.

Eugène MARSAN.

Le Mémorial des Alliés offert au musée de l'armée

Le Musée de l'Armée inaugure ces jours-ci la précieuse collection des documents et d'autographes sur la guerre qu'un généreux donateur, M. Firménich, Président du Conseil d'administration de la Tribune des Nations vient de lui offrir. On connaît déjà cet admirable « Mémorial des Alliés », un gros volume publié il y a quelques années dans le monde entier, qui a été préparé avec une patience et un soin infinis par ce Genevois, grand ami de la France et qui représente comme capital investi la bagatelle de neuf millions de francs.

J'ai eu l'occasion de feuilleter ce « monument du souvenir, ce reliquaire sacré », comme l'appelle le maréchal Foch. Que de témoignages émouvants, que de noms déjà entrés dans l'Histoire, que de glorieux souvenirs surgissent à chacune de ces pages assemblées pieusement par un neutre qui, moins oublieux que d'autres, a voulu que fût perpétuée par le texte et par l'image une victoire dont le monde tend de plus en plus à perdre la mémoire.

Les originaux de ces autographes vont figurer désormais au Musée de l'Armée, et y porteront le témoignage encore vibrant de cette Union des Alliés, qui, depuis...

Parmi toutes ces signatures de généraux et d'hommes d'Etat qui n'ont guère pu donner que leurs noms et des attestations officielles, on y voit revivre les phases décisives de la guerre : l'ordre de Joffre qui engageait la bataille de la Marne, le fameux ordre du jour de Pétain, qui se terminait par ces mots : « Courage... on les aura ! », la noble lettre du général Pershing, par laquelle il offrait au maréchal Foch, en mars 1918, l'appui sans réserve de l'armée américaine... Emouvants souvenirs !

Et l'on trouve aussi, dans ce « Mémorial des Alliés », dès le lendemain de la guerre, des déclarations d'hommes d'Etat et d'écrivains, que l'on pourrait méditer utilement encore aujourd'hui.

J'y cueille, par exemple, cette phrase de Bénès, écrite en 1920 : « L'Histoire sera un jour très sévère envers ceux qui ont provoqué la grande guerre. Espérons qu'elle

ne devra pas être aussi sévère envers ceux qui ont fait la paix. » Comme cet espoir, quinze ans après, paraît ironique ?

Cette phrase qu'a écrite Maurice Barrès : « Il ne suffit pas d'être vainqueurs ; il faut savoir vivre en vainqueurs », fait l'effet d'une leçon non moins cruelle.

Mais le mot d'Alexandre I^{er} de Serbie : « Le tombeau des héros morts pour le droit et la liberté est le phare éclairant la route qui conduit l'Humanité à l'Idéal »,



M. Fred FIRMÉNICH

prend un sens pathétique après sa mort.

« Cette pensée d'un Américain : « La guerre ne sait tuer que les corps. C'est la politique qui tue les âmes », a pu trouver plus d'une fois son application dans les années qui ont suivi la guerre.

Il y a aussi une bien curieuse pensée de Paul Valéry : « La France a fait ce que personne n'attendait, ne redoutait, n'espérait d'elle. Elle a surpris le monde en montrant toutes les vertus qu'on lui refusait, ou qu'on pensait qu'elle avait perdues... Il n'est pas de nation plus mystérieuse que cette nation si sociable et si ouverte... » A un moment où de nouveau on recommence à ca lomnier la France et à méconnaître son vrai visage, il n'est pas

mauvais de rappeler que nous sommes restés en effet une nation mystérieuse, c'est-à-dire toujours capable de réactions imprévues.

Ce qui ressort avec le plus de netteté de l'ensemble des documents et des autographes recueillis par M. Firménich, c'est l'entente, la solidarité, l'union réalisées par les Alliés durant la guerre... dans la période troublée et angoissante que nous vivons encore, une telle constatation apporte tout de même un réconfort, et constitue pour nous la plus précieuse des leçons... Et de ces souvenirs de guerre se dégage, avec le respect dû aux morts et à leur sacrifice, une volonté unanime de paix.

Le mécène qui a permis d'élever ce noble monument qu'est le « Mémorial des Alliés », monument élevé aux « soldats du droit et de la liberté » — grands mots dont il ne faut pas sourire — ce mécène a mérité la reconnaissance de la France et de ses alliés.

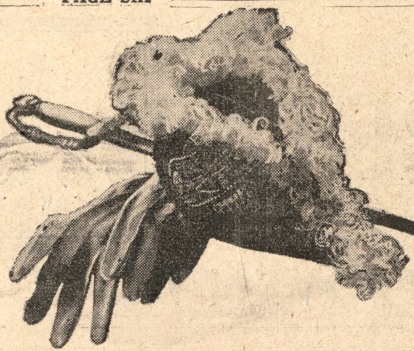
Etienne REY.

Le II^e Congrès International des Bibliothèques

Le Comité international des bibliothèques vient d'arrêter le programme du prochain Congrès international qui se tiendra à Madrid du 20 au 23 mai 1935. Les séances auront lieu du 20 au 23 mai à Madrid ; le 24, voyage à Salamanque, le 26 à Séville et le 29 mai séance de clôture à Barcelone. Les chemins de fer, aussi bien français qu'espagnols, de même que les hôtels, accorderont des tarifs spéciaux aux congressistes.

A l'ordre du jour figure un problème important : l'organisation du prêt international des livres, pour lequel on désire arriver à un accord et édicter une législation uniforme pour tous les pays. Cette unification simplifiera les transactions et permettra aux travailleurs d'emprunter plus facilement d'un pays à l'autre les ouvrages dont ils ont besoin. D'autres questions seront proposées à l'étude du Congrès, par exemple celles de la lecture publique, des bibliothèques populaires, qu'elles soient urbaines ou rurales, des bibliothèques régionales, des bibliothèques pour officiers et pour soldats, des bibliothèques d'hôpitaux, pour lesquelles un gros mouvement se dessine — le malade qui lit est un malade qui ne s'ennuie pas ; il guérit plus vite ; — des bibliothèques de prisons et de pénitenciers.

Enfin, une section sera chargée de présenter les abondantes richesses bibliographiques de l'Espagne.



Entrons dans la Carrière...

LA FIN D'UN GRAND JOURNALISTE

Lord RIDDELL

Avec Lord Riddell, qui vient de mourir, disparaît l'une des plus grandes forces — peut-être la plus grande — du journalisme britannique.

Président de l'Association des propriétaires de journaux, des *News of the World*, de ces énormes maisons d'édition que sont *Geo News*, *Arthur Pearson* et d'autres encore d'où partent chaque semaine des périodiques de toutes sortes : revues, magazines, journaux illustrés, se répandent dans le monde entier, c'était vraiment, ainsi qu'on l'a dit, le père de Fleet Street. En effet, il avait plus que tout autre contribué à établir là, en pleine Cité, cette forteresse formidable qu'est aujourd'hui la presse londonienne.

Egalement président du Press Club, il était ainsi à la source de toute la vie journalistique dont il connaissait et surveillait tous les rouages.

C'est à ce club que je le vis pour la première fois, au cours d'une réception offerte aux membres de l'Association de la Presse étrangère. Grand, maigre, le regard à la fois ironique et inquisiteur, les traits fatigués et vieillissés prématurément, il donnait l'impression d'une volonté froide que rien ne peut fléchir, pas même la maladie, dont déjà il sentait les premières atteintes et devant laquelle, pendant des années, il ne voulait pas céder.

Lord, Pair d'Angleterre, il fut, après Lord Northcliffe, après Lord Burnham, et plus puissamment encore que ces deux disparus, l'un des piliers les plus solides de cette aristocratie nouvelle que l'Angleterre renouvelle avec soin.

Il exerça une action politique considérable et tout le monde sait quelle influence il eut sur M. Lloyd George, ayant et pendant la grande guerre jusqu'au moment où cessa l'amitié qui les liait.

Gorge Riddell, né en 1865 d'une famille modeste du Berwickshire, débuta à Londres comme petit clerc chez un solliciteur où il gagna assez rapidement une assez jolie situation. Rich, ne semblait toutefois le prépa-

reste le journaliste anglais le plus répandu en Amérique.

Il publia en 1933 ses *Mémoires de la Guerre*, puis, peu après, ses *Mémoires sur la Conférence de la Paix*, deux livres des plus curieux, écrits par un observateur placé dans les coulisses, derrière cette scène sur la-



Lord RIDDELL, par L. Borgex, d'après un croquis pris au Prex Club, au cours d'une réception des membres de la Presse étrangère.

quelle se jouait l'un des plus grands drames de l'histoire, et les passages dans lesquels nous le voyons en contact avec M. Lloyd George ne sont pas, il s'en faut, les moins intéressants et les moins instructifs.

Ce travailleur acharné, qui ne se plaisait que dans un labeur où il se

Cours et Ambassades

— Mme la Duchesse de Guise, a traversé Paris venant de Larache (Maroc espagnol), et se rendant au manoir d'Anjou, *Voluwe St-Pierre*, près Bruxelles, pour y rejoindre Mgr le duc de Guise.

— L. L. M. le roi et la reine de Norvège ont quitté Londres pour se rendre à Appleton House, avant de partir pour Oslo.

— LL. AA. RR. le régent de Yougoslavie et la princesse Olga, née princesse de Grèce, sont arrivés à Belgrade, venant de Paris.

— Le baptême de S. A. R. la princesse Maria-Pia de Savoie est resté de quelques jours : la date est fixée au samedi 22 courant.

— LL. AA. RR. le prince et la princesse Christophore de Grèce sont de retour à Rome, venant de Paris.

— S. A. R. le prince Charles de Suède, frère de S. M. la reine des Belges est arrivé à Bruxelles, par la voie des airs.

— LL. AA. le prince Aage de Danemark et la princesse, née Calvi di Bergolo, sont attendus le 13 courant à Bruxelles. Le prince qui est officier à la Légion étrangère française, fera une conférence sur *La Légion*. Le Cercle gaulois offrira un grand déjeuner en l'honneur du prince Aage.

A L'ELYSEE

— Le Président de la République, au Palais de l'Élysée, a reçu, en audience officielle S. Exc. M. Constantino Herdocia, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Nicaragua, à Paris.

Les honneurs militaires ont été rendus, au nouveau ministre, par une compagnie de la garde républicaine, à son arrivée à l'Élysée, ainsi qu'à son départ.

LE MONDE OFFICIEL

— Le général Georges, qui fut blessé lors de l'attente, contre le roi Alexandre de Yougoslavie, dont l'état de santé est aujourd'hui excellent est de retour à Paris.

— S. Exc. M. Stranasovic, ministre des Travaux publics de Roumanie, est à Paris.

— M. Piétri, ministre de la Marine, a été à Gênes pour assister à une rencontre entre écrivains italiens et français. Le ministre est de retour à Paris.

— M. Henry Bérenger est à Rome.

— S. Exc. M. Paul Claudel, ambassadeur de France, en Belgique, a honoré de sa présence le dîner donné par le ministre de France et la baronne de Vitrolles, à l'occasion de son séjour à La Haye, tenu sous les auspices de l'Association Hollande-France, pour faire une conférence sur les maîtres de la peinture hollandaise.

— Un déjeuner a été offert, en l'hôtel de l'ambassade d'Espagne, par S. Exc. M. de Cardenas, ambassadeur, à l'occasion du séjour à Paris de M. Samper, président du Conseil d'Espagne.

Parmi les invités, on remarquait M. P.-E. Flamin, président du Conseil; MM. Sarraut, Justin Godart, Léger, Marchenche, directeur de l'Institut d'Etudes hispaniques, ainsi que de hautes personnalités espagnoles.

— S. Exc. le comte Vanutelli Rey,

Quand on danse à la Comédie-Française

En faveur des vieux comédiens, on a dansé à la Comédie-Française devant une très nombreuse et élégante assistance. Ce fut la nuit du luxe, de l'esprit et de la joie. M. Mallarmé, ministre de l'Éducation nationale, par des applaudissements qui se confondaient avec ceux des spectateurs, prouvait son contentement.

Au début de la soirée, les cinq cents premières dames qui étaient arrivées avaient reçu un coffret de cadeaux et les cinq cents premiers messieurs une clef. Il fallut aux dames trouver la clef de leur coffret. Cet amusement original donna beaucoup d'éclatante gaieté.

Un jardin à l'italienne bâti par Sicis, au-dessus de l'orchestre, était un salon de mondaine intimité. Les meilleurs acteurs rivalisèrent de verve. Montmartre jouait Racine, le boulevard interprétait la chanson, et ce fut un pot-pourri étourdissant

ambassadeur d'Italie à Bruxelles, a donné un dîner diplomatique et politique.

— S. Exc. l'ambassadeur de France en Belgique et Mme Paul Claudel ont donné une série de brillants déjeuners et dîners.

— S. Exc. M. Naotaké Sato, ambassadeur du Japon en France, est de retour à Paris.

— Trois nouveaux représentants diplomatiques ont présenté leurs lettres de créance à S. M. le roi d'Italie. Ce sont : M. Alois Vollgruber, ministre d'Autriche ; M. Pomenof, ministre de Bulgarie et M. Heymans, ministre de l'Union de l'Afrique du Sud.

— Le ministre de Belgique à Vienne et Mme Raymond Le Ghat sont actuellement à Paris.

— Le ministre d'Autriche à Paris et Mme de Egger Møllvad ont donné un dîner suivi de réception, en l'honneur de M. Buresch, ministre des Finances d'Autriche, de passage à Paris.

— M. Francisco Guimaraes, qui va quitter ses fonctions d'attaché commercial du Brésil en France, après vingt-deux années de service, est promu commandeur de la Légion d'honneur et le groupement des attachés commerciaux lui a offert un grand dîner qui fut présidé par M. Marchandeu, ministre du Commerce.

— M. Gaston Mangras, le nouveau ministre de France en Hongrie, est arrivé à Budapest et a pris possession de son poste.

— Le ministre du Japon au Canada a donné un dîner en l'honneur du ministre de France et de Mme Raymond Brugère.

— S. Exc. le ministre de France à Athènes et Mme Adrien Thierry continuent à donner une série de déjeuners, de dîners et de soirées, et au cours d'une soirée musicale, on a applaudi la violoniste Jeanne Gautier et le célèbre pianiste chef d'orchestre grec, M. Mitropoulos.

RECEPTIONS

— Le comte et la comtesse Sala ont donné un élégant dîner en l'honneur français à la révolution fasciste.

Les autres convives étaient : duc et duchesse de Gramont, prince et princesse de Beauvau-Cram, comte

FIGURES D'ACTUALITÉ...

M. BOTTAI

Paris vient de recevoir la visite d'un membre influent du Grand Conseil fasciste, M. Bottai, ancien ministre des corporations et directeur de la Revue « *Critica Fascista* ». Voyage d'agrément auquel participa Mme Bottai, jeune et charmante blonde aux yeux de velours. Mais aussi voyage d'utilité entrepris pour servir la cause du rapprochement franco-italien ainsi que l'atteste la conférence donnée à la Sorbonne par le jeune

teurs, l'autre soir, à déployer cet effort.

J'ai voulu connaître l'éloquent conférencier. Il est jeune, enjoué, simple et direct dans ses manières, mais ses yeux brillent d'un éclat extraordinaire et ils accusent une volonté tenace. Avec M. Grandi, ambassadeur à Londres, M. Bottai représente admirablement la génération intellectuelle que le Duce sut employer.

Il atteignait tout juste sa vingtième année quand l'Italie entra en guerre. Il fut de toutes les entreprises héroïques de l'Italie régénérée : commandant de fantassins et d'arditi, ennemi fanatique du « défaitisme » destructeur de la victoire. Dès que l'étoile de Mussolini se leva à l'horizon, il alla s'établir à Milan et ne revint dans la ville éternelle que comme missionnaire, pour y fonder un « fascio ». Elu député, il ne fut point admis à siéger en raison de son jeune âge. Il prit sa revanche en 1922 : il entra dans la capitale à la tête des chemises noires des Abruzzes.

Ce combattant sait manier la plume aussi bien que l'épée. Au début, les universitaires ralliés au parti étaient assez clairsemés. Il fut donc utilisé en tant que théoricien, vulgarisateur et administrateur. Successivement, il dirigea la « *Fiamme* », le « *Giornale di Roma* » et la *Critica Fascista* dont il s'occupe encore aujourd'hui. Dès 1926, il fut nommé sous-secrétaire d'Etat des corporations, puis, un an plus tard, ministre de ce même département, et, enfin, membre du Grand Conseil fasciste.

Pendant six ans, M. Bottai a organisé, dans le plus grand labeur, le régime corporatif. Jusqu'en 1932, les sociétés industrielles devaient être mûgées et gagnées au changement par la persuasion et la confiance. Il fut l'homme de cette période.

A regarder et à entendre l'ancien ministre des corporations, on comprend ce que peut apporter au renouvellement de la politique ce sentiment invincible qui, le plus souvent, n'a



lieutenant de M. Mussolini, devant un millier de personnes appartenant aux milieux les plus divers et parmi lesquelles se rencontraient beaucoup d'étudiants.

M. Bottai traitait un sujet apparemment hérissé d'écueils : « De la Révolution française à la révolution fasciste. » Réussirait-il à se tirer d'affaire sinon à grand renfort de paradoxes ? Les adversaires du fascisme étaient venus en nombre assister à ce tour de force. Très habilement et faisant preuve d'une connaissance profonde de la langue française dont les nuances les plus subtiles lui sont fa-

...sible et tout le monde sait quelle influence il eut sur M. Lloyd George, ayant et pendant la grande guerre jusqu'au moment où cessa l'amitié qui les liait.

George Riddell, né en 1865 d'une famille modeste du Berwickshire, débuta à Londres comme petit clerc chez un sollicitor où il gagna assez rapidement une assez jolie situation. Rien ne semblait toutefois le préparer au journalisme et ce qu'il y a curieux dans son cas, c'est qu'il n'entrevoit tout le parti à tirer des *News of the World* quand, pour la première fois, il fut mis en contact avec ce journal. Il ne tarda pas à y exercer la plus grande influence et en fit bien vite le journal du dimanche le plus populaire. On sait qu'en Angleterre les quotidiens ne paraissent pas le dimanche et que seuls ont cette autorisation certains journaux dont les *News of the World*.

D'autre part, les périodiques des éditions Newnes et Pearson offraient à son activité un champ bien différent. Il y ajouta *Country Life*, dont le succès fut considérable. Directeur, chairman de toutes ces différentes sociétés, il leur donna une impulsion extraordinaire, se montrant non seulement homme d'affaires de premier ordre, mais aussi écrivain, un écrivain au style clair et doué de ce bon sens pratique non dépourvu de finesse dont il avait témoigné déjà nombre de fois dans ses conférences, genre dans lequel il excellait.

Peu d'hommes furent plus populaires dans la presse britannique. Partout et dans toutes les circonstances où l'on avait besoin de l'autorité d'un journaliste influent, c'était lui qui était choisi.

Il fut à la Conférence de la Paix de 1919 à 1922 ; à celle de Washington en 1921 ; il présida la Conférence de la Presse de l'Empire Britannique en 1930 et était sans con-

...d'après un croquis pris au Press Club, au cours d'une réception des membres de la Presse étrangère.

...qu'elle se jouait l'un des plus grands drames de l'histoire, et les passages dans lesquels nous le voyons en contact avec M. Lloyd George ne sont pas, il s'en faut, les moins intéressants et les moins instructifs.

Ce travailleur acharné, qui ne se plaisait que dans un labeur où il se tua, aurait pu mener une existence fastueuse. Elevé à la pairie en 1920, c'était un grand personnage. Quelle était sa fortune ? Au moins un million de livres sterling, dit-on, et cependant c'était l'homme le plus simple et le plus modeste qui soit. Je lui ai entendu improviser des allocutions qui étaient des chefs-d'œuvre d'humour, de bonhomie et de logique. Et chez lui, le philanthrope ne le cédait en rien au journaliste. Tous les bénéfices produits par ses souvenirs de la grande guerre furent versés au fonds de secours de la presse. Président du conseil d'administration d'un grand hôpital de la Cité, peu de gens se font une idée des sommes considérables qu'il donna tout au long de son existence, chaque fois qu'on le sollicitait et le plus souvent sans qu'on le sollicitât.

On pourrait bien les évaluer à des centaines de milliers de livres, et encore, sait-on ? Il ne disait pas tout et l'on ne saura jamais jusqu'où il pu aller son esprit de charité.

Grand patriote, mince silhouette à la fois réservée et agissante, il laisse, avec une œuvre durable, le souvenir d'un grand cœur.

L. BORGEX.

...roi Alexandre de Yougoslavie, dont l'état de santé est aujourd'hui excellent est de retour à Paris.

— S. Exc. M. Stranosovic, ministre des Travaux publics de Roumanie, est à Paris.

— M. Piétri, ministre de la Marine, a été à Gènes pour assister à une rencontre entre écrivains italiens et français. Le ministre est de retour à Paris.

— M. Henry Bérenger est à Rome, où l'on considère le voyage de M. Laval comme imminent.

— M. Franklin-Bouillon, député, ancien ministre s'est rendu dimanche à Valenciennes, pour présider le Congrès de la fédération républicaine de Valenciennes.

— M. Fernand Mouraux a été élu maire de Trouville.

— M. le général Denain, ministre de l'Air, a présidé le dîner des pilotes qualifiés « les as du communiqué » pour les victoires aériennes remportées par eux au cours de la guerre.

— A l'Assomption, le corps diplomatique a offert un banquet d'adieu au chargé d'affaires de France, M. Goubin.

— S. Exc. M. François Charles-Roux, ambassadeur de France, près du Saint-Siège, écrivain à qui l'on doit d'importants ouvrages sur l'Égypte et le Proche-Orient, a été élu membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, à la section d'histoire, à la place du regretté Pierre de La Gorce, décédé.

LES AMBASSADES

— S. Exc. M. Corbin, notre ambassadeur à Londres, a offert un dîner, en l'honneur de S. A. R. le prince de Galles, suivi d'une brillante réception.

...était un salon de mondaine intimité. Les meilleurs acteurs réalisèrent de verre. Montmartre jouait Racine, le boulevard interprétait la chanson, et ce fut un pol-pourri étourdissant des que Saint-Granier eut lancé le traditionnel : « Maintenant que la fête commence. » Et il présentait les numéros du programme : ballet de l'Opéra et chœurs cosaques ; Falconetti dans ses valse 1906 ; Pills Tablert et Simone Simon suivis au piano par des duellistes improvisés ; Gabaroche et Paulet dans une chanson de circonstance. Les principales vedettes en imitaient d'autres. Jeanne Renouard devint Yvonne Printemps ; Moreno, Albert Lambert ; Pizanni, Offenbach, etc., etc.

...A la fin du spectacle, M. André de Fouquières s'empara du Quadrille des Lanciers, au moment où se dénouait sa cinquième et dernière figure, et le conduisit dans la foule des habits noirs et des robes du soir, en un cotillon effréné.

...Les plus belles actrices de Paris furent des tazar-girls de la charité et ne manquèrent pas aux danseuses qui avaient la tristesse d'être seules. Les tickets de danse donnaient droit à trois minutes s'arrachant à cinquante francs.

...Kipling signait des programmes qu'il avait illustrés. Robert Francis signait son roman (Prix Femina), etc., etc.

...La recette fut de la quantité du spectacle, qui se termina au petit jour.

...applaudi la violoniste Jeanne Gautier et le célèbre pianiste chef d'orchestre grec, M. Mitropoulos.

RECEPTIONS

— Le comte et la comtesse Sala ont donné un élégant dîner en l'honneur de S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis et de Mme J.-G. Strauss.

— Les autres convives étaient : due et duchesse de Gramont, prince et princesse de Beauvau-Craon, comte et comtesse Gabriel de La Rochefoucauld, comte et comtesse de Cossé-Brissac, comte et comtesse Etienne de Beaumont, baron et baronne Gourgaud, comte et comtesse Elie de Gaighneron, comte et comtesse d'Audiffred-Pasquier, comte Jean de Segonzac, etc.

— Le général et la comtesse Adolbert de Chambrun, en leur installation de la rue de Vaugirard ont donné plusieurs élégants dîners.

A L'ETRANGER

— Pour la première fois a eu lieu à Prague, avec les insignes historiques, l'installation du nouveau recteur de l'Université tchèque de Prague.

— Sierre, canton du Valais (Suisse) a fêté le centenaire de l'ex-commandant de la Garde suisse du Vatican, le major Ludovic de Courtel, lequel occupa ce poste de 1878 à 1901.

— Parmi les médecins français assistant à l'inauguration de l'hôpital antituberculeux Mussolini, figure le docteur Delille (Italie).

— La délégation siamoise qui sera auprès du roi de Siam, à la tête de laquelle se trouve le président de l'Assemblée nationale, est arrivée à Londres.

...ment héréssé d'écueils : « De la Révolution française à la révolution fasciste. » Réussirait-il à se tirer d'affaire sinon à grand renfort de paradoxes ? Les adversaires du fascisme étaient venus en nombre assister à ce tour de force. Très habilement et faisant preuve d'une connaissance profonde de la langue française dont les nuances les plus subtiles lui sont familières, le jeune ministre s'est attaché à montrer qu'en réalité, en dépit des antithèses de surface, le « corporatisme » couronnait l'œuvre de 1789. Il y a un siècle, les corps de métier immobilisés dans les règlements antiques faisaient obstacle à la réforme politique. Il était donc nécessaire qu'ils fussent balayés. Mais la réforme politique avait abouti à son terme logique — l'idée fasciste — il est juste qu'ils ressuscitent aujourd'hui et contribuent à la création de l'ordre économique nouveau.

L'auditoire était sur ses gardes. Il fut conquis. Des républicains endurcis s'aperçurent bientôt qu'ils pouvaient, sans se renier eux-mêmes, applaudir un fasciste notoire. Les étudiants du groupe antifasciste se regardaient quelque peu déconcertés. Déjà, le phénomène fasciste était peut-être moins sommaire que certains l'avaient pensé. M. de Jouvenel, dont le passage au palais Farnèse a tant aidé au commencement d'entente entre les deux nations latines, n'a cessé de répéter depuis longtemps que, pour juger équitablement l'Italie contemporaine, un effort d'imagination est indispensable. M. Bottai aida ses audi-

...dans le plus grand labour, le régime corporatif. Jusqu'en 1932, les sociétés industrielles devaient être mélangées et gagnées au changement par la persuasion et la confiance. Il fut l'homme de cette période.

A regarder et à entendre l'ancien ministre des corporations, on comprend ce que peut apporter au renouvellement de la politique ce sentiment invincible qui, le plus souvent, n'a guère cours dans la gestion des affaires publiques : la foi.

D. LE LASSEUR.

Cercles et Sociétés

— Au ballottage du Cercle de l'Union a été reçu membre permanent le capitaine J.-W.-L. Crawshaw, attaché militaire à l'ambassade d'Angleterre, à Paris, présenté par S. Exc. Lord Tyrrell, ancien ambassadeur et le marquis du Tillet.

— Le bal de la Renaissance française a eu lieu en l'honneur des intellectuels étrangers et cette réunion fut très brillante.

— Au Cercle Interallié, M. Lucien Romier a fait une très belle conférence sur « l'Optimisme est-il permis ? » La nombreuse assistance fit à M. Romier une ovation.

— Le dîner mensuel du Cercle de France a été très brillant, et à cette occasion, il y a eu un ballottage pour les nouveaux membres de ce cercle.

— Le dîner d'ouverture des Saisons de Paris a eu lieu hier soir, 12 courant.

— Au Cercle militaire, a eu lieu un grand bal, précédé d'une représentation au cours de laquelle on a applaudi les grandes vedettes de Paris : Geneviève Vix, de l'Opéra ; Edmée Favart et Marie-Thérèse Gauley, de l'Opéra-Comique ; Jane Pierly, Mira Cerul, Mireille, Raymond Bartel, Colline, Charpini, Brancato, Ren Paul, Djemil-Anik et ses élèves.

MARIAGES

— Le jeudi 20 décembre, sera célébré à Castle-Forbes, en Irlande, le mariage du comte Louis de Brantes, fils du général marquis de Brantes et de la marquise, née Schneider, avec Lady Moira Forbes, fille du comte et de la comtesse de Granard.

— Lundi 10 courant, en l'église Saint-François-de-Sales, a été béni le mariage du vicomte Roger de Guichen, fils du vicomte de Guichen et de la vicomtesse, née Marthe de Louvencourt, avec Mlle Hedwige de Miramon-Fargues.

— En l'église anglicane de l'ambassade d'Angleterre, devant une brillante assistance diplomatique, politique et mondaine, a été célébré le mariage de Miss Mary Campbell, fille du ministre plénipotentiaire d'Angleterre à Paris et de Mrs Ronald Campbell, avec M. Cyril Egeron, fils de l'honorable Francis Egeron.

Après la cérémonie religieuse, une élégante réception a eu lieu, à l'ambassade d'Angleterre, où étaient exposés les nombreux cadeaux offerts aux jeunes mariés.

Bienfaisance

— La dernière réunion des Matinées musicales de Mrs E. Bery Wall a eu lieu au Cercle de l'Union Interalliée, au bénéfice du *Phare de France*, pour les aveugles. Cette œuvre a été couronnée par l'Académie Française et reconnue d'utilité publique le 12 février 1921.

Au programme du concert très applaudi et bissé, le récital Tito Schipa, avec le concours du distingué pianiste Federico Longas, dans les œuvres de Pergolèse, Scarlatti, Donizetti, Cilela, Lalo, Verdi, Padilla, Tito Schipa, Tosti. Et au piano, les œuvres d'Albeniz, Granados, Vahissa, Longas.

Après le concert, plusieurs déjeuners, par grandes et petites tables ont été servis.

L'hôtel où réside aujourd'hui le Cercle de l'Union Interalliée fut en 1744, l'hôtel du président Chevalier en 1742, il appartenait aux ducs de La Trémoille, puis au président Montigny, qui eut comme locataires le prince d'Egmont et le comte de Guébriant. Alors, il devint l'ambassade de Russie. Les barons de Rothschild l'achetèrent et en héritage, il devint l'habitation du baron Henri de Rothschild, auteur dramatique, qui le revendit au Cercle Interallié. Les jardins de cet hôtel, comme ceux des hôtels voisins, s'étendent jusqu'à l'avenue Gabriel, ancien marais des Gourdes.



Une séance de la Session de la S. D. N. à Genève. On reconnaît, au fond et au milieu M. Pierre Laval, assis à la gauche du président, M. Aloisi.